

## Le rire de sa maman

Radmila Zivkovic

Numéro 83, automne 1999

Violences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zivkovic, R. (1999). Le rire de sa maman. *Moebius*, (83), 135–143.

## RADMILA ZIVKOVIC

*Le rire de sa maman*

Mon papa bat toujours ma maman. Ses coups tombent partout. Sur sa tête et sur son ventre, sur ses bras et sur ses jambes, il flanque des gifles et donne des coups de pied. Je ne sais jamais pourquoi mon papa bat ma maman.

Une fois, je lui ai demandé si ma maman n'était pas une bonne maman, si c'était la raison pour laquelle il la battait toujours. Il a dit: «Tais-toi, petit, ce ne sont pas de tes affaires.» Et puis j'ai demandé à ma maman pourquoi papa la battait toujours. Elle a seulement serré ses lèvres et m'a longtemps regardé droit dans les yeux, tristement. J'ai voulu m'enfuir, mais elle tenait ma main et la caressait. Puis je ne sais jamais pourquoi mon papa bat toujours ma maman. Et moi, je pense qu'il la bat chaque jour comme les parents de Marie se promènent et rient fortement; c'est ainsi je pense: chaque jour, mon papa bat ma maman.

Je le regarde toujours, car il hurle beaucoup et n'entend pas quand j'ouvre cette grande porte grinçante, et quand j'entre et le regarde battre ma maman. Une fois papa m'a vu, mais maman ne pouvait pas me voir, car elle se couchait en bas sur le plancher et pleurait. Moi aussi j'ai pleuré. Papa, quand il m'a vu, il a seulement craché sur le plancher près de maman, et m'a dit: «Et toi, tu t'imagines devenir un homme.» Il m'a frappé à la tête et est sorti à l'extérieur. Et moi, je me suis approché de maman silencieusement et je me suis assis près d'elle; j'étais triste mais je ne lui ai rien dit, car toujours avant, quand je lui disais quoi que ce soit, elle pleurait et je ne veux pas qu'elle pleure. J'aime quand elle rit mais en effet elle rit très peu. Aussi regardais-je parfois la maman de Marie et j'écoutais son

beau rire fort; et le papa de Marie, il rit aussi et je me sens si bien en les regardant que je dois rire moi aussi. Ils sont si jolis sa maman et son papa; ils rient beaucoup très fort. Et mon papa ne rit jamais. Il ne sait que battre ma maman.

Je dis parfois à Marie que j'aimerais que ses parents soient les miens. Puis elle me parle de sa chambre et du lit où je dormirais et des jeux auxquels nous jouerions si ses parents étaient les miens aussi. Je me sens très bien quand elle en parle, mais quand je me souviens de ma maman, je sais qu'elle pleurerait encore beaucoup et toujours si je prenais les parents de Marie pour être les miens. Et puis je me fâche et je dis à Marie que je ne la veux pas pour être ma sœur et que je ne veux ni sa maman ni son papa. Pourtant, ce n'est jamais la vérité, mais je dois mentir pour ne pas attrister ma maman encore. Et Marie s'est fâchée une fois aussi et m'a dit que ma maman n'était qu'une femme qui ne cessait pas de pleurer. Je me suis fâché beaucoup et je lui ai dit que je la battrais toujours quand je serais plus âgé et quand je serais plus grand qu'elle. Et elle a insulté mon papa, mais j'ai pressé mes mains contre mes oreilles pour ne pas l'entendre, et je ne l'ai pas entendue. Mais cette querelle n'a pas duré; nous l'avons oubliée et nous sommes encore les meilleurs amis. Je ne me fâche plus et nous jouons chaque jour dans la cour et parlons des jeux auxquels nous jouerions si je prenais ses parents pour être les miens. Je suis vraiment heureux quand je les regarde. Ils rient beaucoup et toujours ses parents, et le cou de sa maman est toujours nu; elle ne le cache jamais comme ma maman et ne porte jamais de lunettes noires pour cacher ses bleus; et ne baisse jamais la tête quand elle va quelque part; et elle n'a pas ces traces noires autour de ses yeux.

Je pense que mon papa n'aime pas ma maman, car il la bat toujours et ne rit jamais avec nous deux. Aussi suis-je triste et je fais des blagues pour faire rire ma maman. Et elle rit mais tristement. Je dois m'arrêter car je n'aime pas ce rire. J'aimerais qu'elle rie comme la maman de Marie, beaucoup et fort.

Moi non plus je n'aime pas mon papa. Il crache toujours sur le plancher et me dit: «Tu imagines devenir un homme», et me frappe à la tête quand il me voit pleurer. Et que pourrais-je faire moi aussi? Je voudrais rire comme Marie et je voudrais qu'ils rient aussi comme le papa et la maman de Marie, mais ils ne le font jamais. Je ne peux pas être heureux et je dois pleurer bien que je veuille être souriant. Et il tape avec cette grande porte grinçante et tout tremble dans la maison, et je tremble moi aussi.

J'ai entendu maman parler à ma tante, je l'ai entendue dire: «Il n'aime même pas cet enfant.» Cet enfant, c'est moi, je le sais, car il n'y a pas d'autres enfants dans cette maison. Et ma tante elle a dit: «Tais-toi Julie, qu'est-ce que tu dis? Comment ne pas aimer son enfant?» Et maman a encore dit: «Il ne l'aime pas, il n'aime pas.» Je sais qu'il ne l'aime pas et moi je sais aussi qu'il ne m'aime pas. C'est pourquoi je ne l'aimerai plus jamais, je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux plus l'aimer.

Et puis maman était souriante pendant quelques jours, et moi, j'étais souriant aussi; je ne savais pas ce qui se passait et pourquoi maman était souriante tout le temps. Papa, il ne la battait plus; ça ne durait que trois quatre cinq jours, mais c'était très agréable, vraiment très agréable. J'ai demandé à maman si papa nous aimait maintenant et si c'était la raison pour laquelle nous riions tout le temps. Il ne la battait plus; j'avais peur de ses larmes, car elle avait encore serré ses lèvres. Mais non, elle a pris ma main et m'a regardé longtemps droit dans les yeux. J'ai voulu m'enfuir et aller dans la grande chambre me coucher sous la table et lire des contes de fées, mais maman m'a tenu fortement et elle a dit: «Petit, tu auras un frère ou une sœur.» J'ai demandé si ce serait Marie, et elle a dit: «Non, ce sera un petit bébé. Maman lui donnera naissance comme elle t'a donné naissance à toi. Marie ne peut pas devenir ta sœur, Petit, elle n'est que ton amie; tu auras un vrai frère ou sœur.» Je n'étais pas tout à fait content, car si je dois avoir une sœur, je voudrais que ce soit Marie. Finalement, nous pourrions jouer comme nous parlions;

mais je ne voulais pas le dire à ma maman, car elle serait triste encore et je n'aime pas la voir toujours triste.

J'ai tout dit à Marie et elle riait et sa maman aussi, et elle m'a dit: «Oh! comme tu es fou, Petit!» Mais je ne me suis pas fâché, car sa maman, elle est très belle parce qu'elle rit toujours. Ce n'est pas grave si elle me dit que je suis fou, me caresse les cheveux et ne me dit jamais: «Et tu imagines devenir un homme.» Elle ne crache pas sur le plancher et ne claque jamais cette grande porte grinçante. Et puis, ils m'ont tout expliqué, le papa et la maman de Marie, et j'ai tout compris — que j'aurais un tout nouveau petit frère ou sœur. Ils m'ont dit que ce serait un tout petit bébé et que nous lui apprendrions tout, car ce petit bébé ne saurait rien faire; il ne saurait même pas rire et moi je voudrais bien qu'il sache rire. Mais ils ont dit que ce n'était pas grave, que nous lui apprendrions. J'ai demandé à la maman de Marie si elle pourrait le faire, car j'aimerais bien que son rire soit beau et fort. La maman de Marie m'a caressé encore et riait beaucoup, et j'ai ri aussi et nous riions tous ensemble. J'ai déjà tout prévu comment apprendre à ce petit bébé tous les beaux jeux et à lire parfois les contes de fées avec moi, car j'aime lire les contes de fées parfois, surtout le soir quand je ne peux pas sortir au-dehors, car le noir est si grand et sombre. Mais j'étais quand même un peu triste, car Marie ne sera pas ma sœur; mais nous nous sommes entendus pour jouer comme nous le faisons tout le temps, même lorsque ce petit bébé viendra parce que nous sommes quand même depuis plus longtemps frère et sœur, Marie et moi, même si nous ne le sommes pas vraiment autant que moi et ce nouveau petit bébé.

Et j'étais aussi un peu triste à cause de papa, car il était souriant comme le papa de Marie et tout cela à cause de ce nouveau petit bébé. Ça veut dire que ce que ma maman avait dit à ma tante était la vérité, qu'il ne m'aimait pas. Je vois qu'il aime déjà ce nouveau petit bébé bien qu'il ne l'ait pas encore vu, et ne m'aime pas, bien que... Et j'ai décidé de ne pas aimer mon papa moi non plus.

Mais quand je suis revenu un jour de la cour où nous étions Marie et moi, où nous nous étions assis sous l'arbre et parlions comment nous apprendrions au bébé à tout faire, je suis entré dans la maison et j'ai entendu papa hurler encore fortement. Je me suis approché de la porte et je l'ai vu encore battre ma maman, et ses coups tombaient sur sa tête et sur son ventre, et dans ce ventre habitait ce nouveau petit bébé. J'ai crié: «Ne bats pas mon nouveau frère ou sœur, et maman est tombée. Il m'a seulement regardé. Il n'a même pas craché sur le plancher, il n'a rien fait; il m'a seulement regardé, un peu. J'ai pensé qu'il ne m'avait pas reconnu; puis, il est sorti pour la première fois en silence.

Après cela, papa battait ma maman chaque jour. J'étais encore de plus en plus triste à cause de ma maman et aussi à cause de ce petit frère ou sœur; mais, par ailleurs, j'étais aussi un peu content car j'ai vu qu'il n'aimait pas ce nouveau bébé. J'étais triste aussi et tous ces sentiments étaient totalement mélangés dans ma tête. Je ne pouvais rien dire à Marie, car je ne comprenais plus rien; mais je savais sûrement que je l'aimais moins et moins de jour en jour.

Chaque fois que je me couchais, je disais silencieusement à Dieu: «S'il te plaît, Seigneur, aide-moi pour que mon papa meure, pour que nous puissions, maman, le nouveau bébé et moi, être toujours heureux comme Marie et ses parents.» Un soir, maman m'a entendu et s'est fâchée beaucoup, mais elle n'a pas hurlé; elle a parlé très silencieusement pour que papa n'entende pas, je suppose, pour qu'il ne me batte pas, et elle m'a dit que je n'avais pas le droit de parler comme ça; qu'il s'agissait de Mon Papa et qu'il m'aimait, et que je devais l'aimer aussi; qu'il ne fallait pas prier Dieu pour qu'il meure, car s'il mourait, nous n'aurions rien à manger. Je me souviens bien qu'elle a parlé à ma tante qu'il buvait tout l'argent. Je ne pouvais pas comprendre tous ces mots, mais j'ai bien entendu qu'elle avait dit que mon papa ne lui donnait pas d'argent; qu'elle devait cacher l'argent qu'elle recevait de cette actrice dont elle lavait les fenêtres et dont elle nettoyait les tapis pour que nous ayons quelque chose à manger.

J'étais vraiment déçu, car j'ai vu que maman me mentait. J'ai tout entendu, mais je ne lui ai rien dit pour ne pas l'attrister et pour ne pas la faire arrêter de m'aimer, car mon papa avait déjà arrêté de m'aimer. J'ai voulu garder au moins l'amour de ma maman.

Après quelques jours, quand j'ai demandé à ma maman quand elle donnerait naissance à ce petit bébé, elle s'est mise à pleurer et papa s'est mis à hurler encore. J'ai prié le Seigneur encore plus fortement pour que mon papa meure enfin pour que je prenne le papa de Marie. Je sais que Marie m'a dit qu'elle me le donnerait un peu mais que je devrais le retourner. Quand maman m'a dit qu'elle n'avait plus de bébé et qu'elle donnerait naissance à un autre bébé une autre fois, j'ai senti une grande douleur et je n'ai rien cru.

Et puis un jour, c'était un grand silence dans la maison. J'étais réveillé mais je ne voulais pas sortir de mon lit, car il faisait chaud dans mon lit et il faisait très froid dans ma chambre; mais, en même temps, j'avais peur que papa entre et hurle beaucoup, car je n'étais pas encore sorti de mon lit et la voix de mon papa est vraiment terriblement forte. Mais personne ne venait et j'étais un peu étonné et je suis enfin sorti de mon lit. J'ai ouvert cette grande porte grinçante et, dans cette chambre, le silence était encore plus grand, bien qu'il y avait beaucoup d'hommes tous habillés en noir et quelques femmes y étaient aussi. Maman pleurait beaucoup et tous les autres se taisaient; tout cela me semblait bizarre. Je me suis approché de maman, mais elle ne m'a pas vu. Je suis resté un peu près d'elle et puis j'étais gêné, car tous les hommes étaient dans de beaux habits noirs et moi je portais mon vieux pyjama déchiré. J'ai voulu m'enfuir, mais j'ai vu ma tante et je me suis approché d'elle. Elle avait quelques larmes sur ses joues et j'ai pris le bout de sa robe. Je lui ai demandé ce qui se passait et pourquoi ma maman pleurait et qui étaient tous ces hommes en habits noirs et où était mon papa. Ma tante m'a répondu que maman pleurait à cause de la mort de mon papa et elle m'a montré la grande boîte en bois placée sur la table et m'a dit: «Le voici, Petit, ton papa.» J'ai dû monter sur une chaise

car la boîte en bois était vraiment grande et je ne pouvais rien voir d'en bas mais mon papa n'était pas mort. Il était seulement couché dans cette boîte et je suis descendu. J'ai dit à ma tante qu'il n'était pas mort mais qu'il dormait seulement; qu'il serait très fâché; qu'il hurlerait beaucoup quand il se réveillerait; quand il verrait tous ces hommes le regarder comme ça sans aucune raison. Ma tante a répété: «Petit, ton papa est mort.» C'est le moment où maman m'a vu. Elle s'est mise à pleurer encore plus fort. J'étais vraiment gêné, car elle pleurait devant tous ces hommes sérieux. Je me suis approché d'elle et je lui ai dit: «Ne pleure pas maman, je t'en prie, ne pleure pas.» Mais elle a continué à pleurer et je me suis mis à pleurer moi aussi. Seulement, je n'ai pas pleuré parce que mon papa était mort mais à cause de ma maman qui pleurait si fort.

Plus tard, ils ont mis mon papa dans la terre avec cette grande boîte en bois, et Marie m'a dit: «Maintenant tu pourras toujours rire avec ta maman et il ne la battra plus jamais. Elle donnera peut-être naissance à ton petit frère ou sœur et tu pourras dormir comme tu veux. Mais quand même j'étais un peu triste, car si j'avais su que le Seigneur qui habite dans le ciel entendait tout ce que nous lui disions, je l'aurais prié pour que papa cesse de battre maman, qu'il commence à m'aimer et que maman donne naissance à ce petit bébé, mais je ne le savais pas et je le priais pour que mon papa meure.

Beaucoup de jours ont passé. Maman a cessé de pleurer, de porter des lunettes noires, et sa tête n'était plus baissée. Quand j'ai voulu lui demander si nous pourrions prendre un peu le papa de Marie, car il est vraiment un bon papa, il me prend toujours sur ses épaules, m'achète parfois des figurines de cow-boys et d'Indiens pour moi, maman m'a présenté un autre homme, et m'a dit: «Petit, ce sera maintenant ton papa.» C'était un peu étrange pour moi, car je ne voulais pas avoir un papa qui m'était totalement inconnu, mais je ne voulais rien dire pour ne pas attrister ma maman.

Mon nouveau papa jouait toujours avec moi. Il me prenait sur ses épaules et quand il me jetait là-haut



vers le ciel, nous riions beaucoup. Il achetait aussi des figurines de cow-boys et d'Indiens pour moi et me lisait des contes de fées parfois. J'ai dit à Marie que ce n'était pas important le fait que son papa n'était pas devenu le mien, car mon nouveau papa était aussi un bon papa pour moi. Et la maman de Marie m'a dit que c'était vraiment bien qu'il était gentil avec moi et que je devais l'aimer beaucoup s'il était vraiment bon et gentil. J'ai pensé que oui, car il ne battait jamais ma maman. Ils se promenaient tout le temps et riaient beaucoup comme le papa et la maman de Marie, et je riais aussi quand je les regardais. Et j'ai entendu maman dire à ma tante qu'il ne buvait pas et qu'il donnait tout l'argent à la maison, et encore une fois, j'ai remarqué que ma maman mentait, car il lui donnait l'argent et non à la maison, je l'ai vu cent fois.

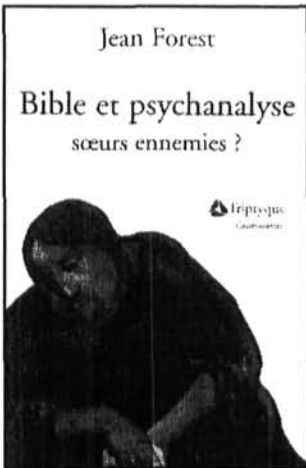
Et toute cette vie était vraiment agréable jusqu'au moment où il m'a dit que je devais l'appeler papa. C'était stupide pour moi de l'appeler papa, car quand même il n'était pas mon vrai papa. À partir de ce temps-là, il a commencé à se fâcher beaucoup et souvent, et maman aussi elle me disait que je devais l'appeler papa, mais je n'étais pas capable de l'appeler comme ça. Une fois, un de ses amis est venu et j'ai voulu dire quelque chose à mon nouveau papa. Je l'appelais Pierre, Pierre, et il ne me répondait pas. C'était tellement difficile, j'ai à grand-peine prononcé: «Papa, Papa» et lui, il n'a pas porté attention. Je me suis caché sous la table pour y pleurer pour qu'il ne puisse pas me voir. Après tout cela, j'ai décidé de ne plus jamais l'appeler papa, car ça ne valait pas la peine, il ne me répondait pas.

Maman m'a dit encore qu'elle donnerait naissance à un petit bébé, mais je ne croyais plus rien; car elle me l'avait déjà promis une fois et n'avait jamais donné naissance à un tout petit bébé.

Elle a parlé à tout le monde, à ma tante, à la maman de Marie, que mon nouveau papa était gentil et qu'il m'aimait beaucoup. Ce n'était plus la vérité, car il me battait chaque jour et ses coups tombaient partout sur ma tête et sur mes bras et partout. Il crachait sur

le plancher et maman prétendait ne rien voir et ne me défendait jamais.

C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de devenir le frère de Marie et de prendre son papa et sa maman pour miens. Je ne veux plus aucun nouveau bébé. Je ne veux pas l'appeler papa. Je ne veux plus aimer ma maman qui ne me défend jamais et qui me dit des mensonges tout le temps. Je veux seulement prier ce Seigneur qui habite là-haut dans le ciel et qui entend tout ce que nous lui disons, pour qu'il me permette de devenir le frère de Marie et pour que son papa devienne mon papa à moi aussi; pour qu'il me prenne sur ses épaules; pour que la maman de Marie me caresse parfois les cheveux; pour qu'elle rie beaucoup et fort pour toujours; pour qu'elle devienne ma seule maman et qu'aucune autre femme ne soit jamais jamais plus jamais ma maman.

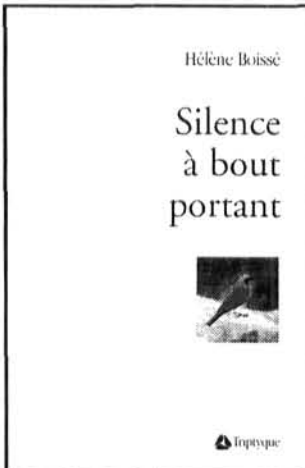


**Jean Forest**  
**Bible et psychanalyse**  
**sœurs ennemies?**  
 essai, 216 p., 18 \$

La *Bible* nous raconte la légende de l'Homme. Elle n'a aucunement l'intention de l'embellir, Dieu sait ! Voyez l'Ancien Testament. Atroce. Un infini fleuve de sang. Rien de plus actuel.

La psychanalyse laisse de côté l'Homme raconter ses rêves de saga. Toutes ses pulsions y passent, démoniaques à souhait. Une ronde infernale.

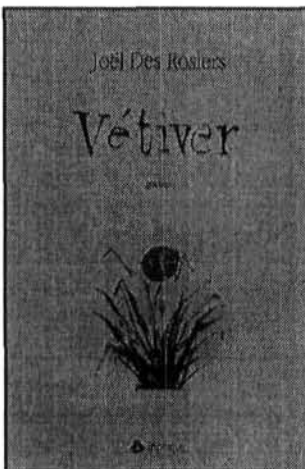
Bible et psychanalyse, ma foi, concorderaient-elles après tout, comme par hasard ?



**Hélène Boissé**  
**Silence à bout portant**  
 poésie, 86 p., 15 \$

Le deuil est lourd à porter. La mémoire s'obstine à déjouer nos plus subtiles stratégies de survie. Le passé engouffre le présent en une alchimie par laquelle l'intime se trouve entremêlé à toutes sortes de personnes et d'objets que l'on croyait oubliés. L'oubli s'avère au contraire une faculté toute criblée d'écrans, de miroirs, d'échos, etc.

Hélène Boissé nous entraîne ainsi du côté de l'hérité. Puis, remontant le temps jusqu'à la rédemption souhaitée, elle fait de l'écriture le témoin ou le confident de la peine qui monte et apaise tout à la fois.



**Joël Des Rosiers**  
**Vétiver**  
 poésie, 145 p., 20 \$

Le vétiver est une herbe pérenne, robuste, dressée, formant des touffes compactes à nombreuses feuilles linéaires, glabres, scabreuses sur la marge. Ainsi l'écriture. Métonymie des racines blanches et aromatiques, *Vétiver* est un poème des origines. Le ton est posé, le dialogue est ordonné. À la voix d'un narrateur latiniste et érudit, comme le grand-père que le poète n'a jamais connu sinon par le mythe de son grand livre disparu, se conjugue celle de l'enfant inspiré, parlant la parole par les lèvres de Vaïna.